

# La légereté de l'arbitraire *Va savoir.* Jacques Rivette

Jacques Kermabon

Numéro 107-108, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2001). Compte rendu de [La légereté de l'arbitraire / *Va savoir.* Jacques Rivette]. *24 images*, (107-108), 69–69.

# LA LÉGÈRETÉ DE L'ARBITRAIRE

PAR JACQUES KERMABON

VA SAVOIR ■ Jacques Rivette

Lors de sa conférence de presse, Jacques Rivette a rappelé ce conseil de Howard Hawks: «Toujours essayer de faire une comédie et, si on n'y arrive pas, faire un sombre drame». Aucun doute possible ici, Rivette a réussi à charmer la Croisette en orchestrant cette nouvelle variation sur le théâtre de l'amour et l'amour du théâtre. Fidèle à sa méthode, le tournage a été cet espace où les acteurs ont peu à peu créé leur rôle à partir des dialogues écrits au fur à mesure par Christine Laurent et Pascal Bonitzer, d'après un canevas établi avec Jacques Rivette. Le prétexte en est l'étape parisienne d'une troupe de théâtre italienne au cours d'une tournée européenne. Ils jouent une pièce de Pirandello, *Come tu me vuoi*. Le metteur en scène Ugo (Sergio Castellitto) en interprète le rôle principal au côté de sa compagne dans la vie, Camille (Jeanne Balibar). Cette dernière, Française, revient à Paris avec appréhension. On comprend assez vite que c'est le souvenir douloureux d'un grand amour qui la met dans cet état second. De son côté, son ex-compagnon, Pierre (Jacques Bonnaffé) vit avec une autre femme, Sonia (Marianne Basler). Ugo, pour sa part, profite de son passage à Paris pour retrouver une pièce inédite de Goldoni. Au cours de sa recherche à la bibliothèque de l'Arsenal, il rencontre une délicieuse jeune fille, intelligente, charmante et honnête, Dominique — on l'appelle Do (Hélène de Fougerolles). Cette dernière a un frère, Arthur (Bruno Todeschini), séducteur un brin visqueux et petit malftrat. Hormis quelques personnages secondaires, telles sont les pièces de l'échiquier. Le jeu (l'enjeu) consiste à nouer entre eux des intrigues sentimentales à évolutions variables, faire en sorte qu'ils se croisent sans toujours savoir qu'ils partagent des connaissances communes. Notre plaisir se partage entre les effets de surprise ainsi ménagés et le temps d'avance que nous avons sur le savoir des personnages.

Ce principe de mise en scène, proche de la commedia dell'arte, laisse aux acteurs la possibilité de prendre plus ou moins de pla-



Camille (Jeanne Balibar). Une improbable construction feuilletonesque.

ce. Ainsi, la personnalité de Sergio Castellitto l'a conduit à réaliser lui-même la mise en scène de la pièce de Pirandello filmée par Rivette et, même en dehors de cela, à proposer des solutions pour des scènes du film.

En outre, les surprises issues des péripéties du scénario ne sont pas uniquement scénarisées, mais peuvent s'avérer de véritables surprises pour les comédiens. Ainsi, Marianne Basler croyait interpréter une femme pour laquelle Arthur se pâma d'amour et elle a été un peu déçue quand elle a découvert qu'il n'était qu'un vil séducteur intéressé à sa bague. Cette incertitude sur le devenir des personnages, sel de toute construction dramatique, n'est donc pas seulement inscrite comme fiction mais devient ainsi palpable dans le jeu même des comédiens comme un léger flottement, une vibration très particulière, une variation dans le ton d'une séquence à l'autre.

De son côté, le théâtre incarne assez vite une certaine stabilité, le pôle d'attraction de chacun, le lieu où finalement tout se dénoue. Rivette (et ses scénaristes) se garde bien de ménager des rapprochements trop explicites entre *Come tu me vuoi* et la vie «réelle» des protagonistes. *VA SAVOIR* s'amuse au contraire sans insister pour autant sur cet éternel paradoxe qu'il est autrement plus difficile de trouver le personnage qu'on peut jouer dans la vie que d'interpréter un rôle dans une fiction.

Ce travail d'écriture par à-coups conduit aussi à d'étranges abandons. Ainsi, pendant tout le début, Camille monologue. Une fois le parti pris admis, voir ainsi une femme

dire à voix haute ses doutes, ses envies, se révèle particulièrement savoureux. Il est vrai que ce n'est pas un trait de caractère, mais une trouvaille de mise en scène; il n'empêche, on comprend mal cet abandon.

On peut aimer la légèreté de cet arbitraire, apprécier cette improbable construction feuilletonesque où, sous le regard de Pirandello, Feuillade croiserait Rohmer — la tentation du libertinage, juste la tentation — et Arturo Pérez-Reverte — la quête d'un manuscrit. Difficile de résister à l'humour et à l'intelligence de la construction tout autant qu'à l'interprétation que l'on perçoit comme jubilatoire.

On peut aussi voir dans cet arbitraire les limites d'un film qui finalement n'en a plus. Quand on s'amuse ainsi des combinaisons dramatiques, quand il arrive que tout est possible, que finalement tout — ou presque — s'équivaut, la vérité se dissout dans le jeu d'artifice. On entend alors des moments de dialogue qui sonnent comme des mots d'auteur, on devient gêné par des ellipses un peu abruptes. Il n'est pas exclu, une fois de plus, que, malgré ses deux heures trente, ce film soit finalement trop court. *VA SAVOIR*. ■

## VA SAVOIR

France 2001. Ré.: Jacques Rivette. Scé.: Rivette, Pascal Bonitzer et Christine Laurent. Ph.: William Lubtchansky. Mont.: Nicole Lubtchansky. Mus.: Peggy Lee. Int.: Jeanne Balibar, Sergio Castellitto, Jacques Bonnaffé, Marianne Basler, Hélène de Fougerolles, Bruno Todeschini. 154 minutes. Couleur.